

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lamatineducom00audr

LA MATINÉE
DU COMÉDIEN
DE PERSÉPOLIS;

COMÉDIE-PROVERBE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

A MESSIEURS
LES AUTEURS
DU JOURNAL DE PARIS.

MESSIEURS,

Ne croyez pas que je mesure vos talens à la valeur d'un Écrit éphémere : il s'en faut de beaucoup qu'il soit digne de vous être présenté ; mais comme il a un but moral, partie très-analogue à votre ministere, daignez en

agréer la Dédicace, comme une preuve de ma docile condescendance au jugement que vous en porterez.

J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

UN DE VOS ABONNÉS.

AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas une Piece de Théatre que l'Auteur donne au Public ; c'est, à-peu-près, la peinture de l'emploi que les Comédiens faisoient autrefois de leur tems. Actuellement que tout est changé, ces Messieurs ne peuvent voir de satyre dans cette petite Piece. Au contraire, s'ils comparent leur conduite présente avec celle qu'on a tâché de décrire ici, ils s'apercevront subitement que c'est un éloge indirect qu'un homme délicat a voulu leur ménager. L'Auteur le répete, il n'a prétendu personnaliser aucun individu actuellement existant sur la Scene Françoise : il a seulement essayé de rassembler dans un petit cadre les abus qui s'y étoient jadis introduits. Ceux qui ne croiront pas à cette déclaration ne veulent pas être convaincus.

SUJET
DE LA MATINÉE
DU
COMÉDIEN DE PERSÉPOLIS.

BELVAL, c'est le nom du Comédien, attend, avec impatience, une robe-de-chambre magnifique, que son Tailleur lui doit apporter; et, ne lui devant qu'un millier d'écus, trouve fort mauvais d'en être servi avec négligence. Il menace de lui faire perdre la vogue qu'il lui a procurée. En attendant, il reçoit un jeune débuttant, qu'il protége, parce qu'il est très-médiocre et qu'il ne peut lui nuire, et il lui apprend comment on s'accoutume à supporter la malveillance du Public. Mais la robe-de-chambre arrive. Belval s'admire dedans, et récapitule l'emploi de sa journée. Ayant d'aller à ses divers rendez vous, le matin chez un Duc, à dîner chez un Prince

étranger, &c., sa camarade Sophie doit venir le voir chez lui. Elle paroît. Belval veut d'abord lui dire des douceurs ; mais elle l'interrompt, pour s'occuper de choses plus importantes. En effet, ils parlent d'un congé de trois mois qu'ils ont obtenu, l'un et l'autre, sous prétexte de rétablissement de santé, mais bien plutôt pour aller rétablir leurs affaires, en jouant deux fois par jour en Province. Mille fantaisies qu'a Belval le ruinent, ses habits, ses bijoux, ses meubles, ses chevaux, ses voitures, sa petite maison de campagne ; il faut des secours extraordinaires pour suffire à tout cela. Belval et Sophie font la partie d'aller souper à cette petite maison ; mais, avant de partir, ils veulent jouir de l'humeur que le Public témoigne à leurs doubles, et les siffler eux-mêmes, en loge grillée. Pendant qu'ils s'entretiennent de ces projets, La Fleur, valet de Belval, annonce un homme, qui revient, au moins, pour la sixieme fois, et qui n'a jamais pu parler au Comédien, quoiqu'il l'ait toujours su chez lui chaque fois qu'il y est venu. Il fait un tems affreux, l'inconnu est extrêmement crotté : on

juge que c'est un Auteur ; et Sophie veut qu'on le reçoive. Il entre, et demande à Belval des nouvelles d'une Piece qu'il lui a remise, il y a trois mois, et qu'il dit être intitulée, *L'Oubli de soi-même*. Belval répond l'avoir lue ; et, bien qu'elle renferme des beautés de style, il ne la croit pas susceptible d'être jouée. Il exhorte le prétendu Auteur à travailler sur un autre sujet, et lui promet, de nouveau, ses bons offices. L'inconnu veut se retirer. Belval ne peut consentir qu'il s'en retourne à pied, par la pluie, comme il est venu : il le force à se servir de sa voiture, et le fait conduire par La Fleur, qui ne tarde pas à revenir rendre compte du personnage à son Maître, et qui lui remet une Lettre de sa part. Belval apprend, par cette Lettre, et par le récit de La Fleur, que cet inconnu est le Comte de Mœurseville, très-grand Seigneur, qui ayant beaucoup entendu parler de l'orgueil des Comédiens envers les Auteurs, a voulu s'en assurer, et ne lui a remis qu'un cahier de papier blanc, sous enveloppe, en feignant de le consulter sur le mérite d'une Piece. Belval est confondu. Maisil rentre aussi-tôt en lui-même,

et abjure sa vanité. Sophie et lui se promettent de renoncer aux cabales, aux intrigues, aux jalousies de talens et à un luxe trop excessif, et de ne s'occuper que des devoirs de leur état, pour mériter véritablement les suffrages et l'estime du Public.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR LA MATINÉE

DU

COMÉDIEN DE PERSÉPOLIS.

« CETTE Piece, au fonds, est peu de chose : ce n'est qu'un simple Proverbe, dont le mot est, *il ne faut jurer de rien* ; mais elle offre des détails agréables et une aventure tout-à-fait plaisante.... sur-tout la Lettre du Comte de Mœursevilie ... Madame de Sévigné appelleroit ceci *une petite chienne d'aventure fort piquante.* » *Année Littéraire*, n°. 18, 1783, page 180 et suivantes.

« Le Comédien Belval se peint lui-même supérieurement, dans le Monologue qui ouvre la Piece.... Il y auroit bien quelques petites remarques à faire sur le double retour de Belval et de sa camarade Sophie, par où l'Ouvrage

finit ; mais il nous est dédié, et cette circonstance nous impose la loi de nous recuser entiérement pour juges, et de nous borner au témoignage de notre reconnoissance, » disent les Auteurs du *Journal de Paris*, 12 Novembre 1782, n°. 315.

« Il n'est pas possible que le rôle de Belval de cette Piece soit joué avec plus de talent et de tenue qu'il l'a été par le sieur Talon, à qui il n'a manqué qu'une taille plus avantageuse pour mériter d'être admis, sans difficulté, à nos grands Théatres. »

Ces justes éloges nous ont été fournis par l'Auteur de la Piece, qui nous a priés de lui garder l'anonyme ; et nous les publions avec d'autant plus de plaisir, qu'ils sont précisément l'expression de ce que nous fait éprouver cet Acteur, toutes les fois qu'il est placé dans un rôle qui convient à son talent. Le rôle de Belval est un de ceux où le sieur Talon mérite et obtient le plus d'applaudissemens.

LA MATINÉE
DU COMÉDIEN
DE PERSÉPOLIS,

COMÉDIE-PROVERBE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée à Paris au Théatre de l'Ambigu-Comique, le 14 Septembre 1784.

PERSONNAGES.

BELVAL, Comédien.

SOPHIE, Comédienne.

LE COMTE DE MŒURSEVILLE.

VERVILLE, jeune débutant.

LA FLEUR, Valet de Belval.

La Scene se passe dans l'appartement de Belval.

LA MATINÉE DU COMÉDIEN DE PERSÉPOLIS,

COMÉDIE-PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

BELVAL, *seul, regardant à la Pendule.*

COMMENT ! il est dix heures, et ma robe de chambre n'est point arrivée ! Ce maraud de tailleur est cause que je me leve une heure plutôt qu'à l'ordinaire ? Vous verrez que ce sera inutilement. Cependant il n'a point à se plaindre : il est mieux payé qu'aucun de mes fournisseurs ; je ne lui dois pas mille écus, le fat ! En vérité, cela me met hors de moi. (*Appellant.*) La Fleur ! .. Oh ! je le quitterai ! ... Moi qui le mets à la mode.... (*Appellant encore.*) La Fleur ! . . Je suis plus mal servi que le dernier Bourgeois.... (*Appellant pour la troisieme fois.*) La Fleur ! viendras-tu ?

SCENE II.

LA FLEUR, BELVAL.

LA FLEUR.

MONSIEUR!

BELVAL.

Que devenez-vous donc ? il faut crier pour vous avoir.

LA FLEUR.

J'étois à écouter les instances de ce jeune homme que Monsieur veut bien protéger dans son début.

BELVAL.

Mais ne se souvient-il pas que je lui ai promis de le faire avertir quand il en sera tems ? Qu'il ait la bonté de ne pas me fatiguer, car cela me déplairoit.

LA FLEUR.

C'est ce que je lui ai observé. Cependant il a tant d'inquiétude, tant de véritable admiration pour Monsieur, que je me suis engagé à une audience pour aujourd'hui.

BELVAL.

Comment ! cela ne se peut pas. Vous êtes toujours d'un zele ?... vous vendez mon tems.

LA FLEUR.

Tranquillisez-vous, Monsieur ; suivant nos conventions, il ne doit rester qu'un demi-quart d'heure. Ce

déjeûné galant que vous m'avez fait préparer, annonce des projets; et rien ne sera troublé.

BELVAL.

Eh! bien, à la bonne heure!... Ah ça! je t'appellois pour quelque chose.... Ah! pour cette robe de chambre. Conçois-tu ce petit Fraquet, qui ose me faire attendre? Cours chez lui, et avertis-le de sa ruine, s'il n'est pas plus exact.

LA FLEUR, *d'un air de compassion.*

Ah! Monsieur!...

BELVAL.

Non, j'en mettrai un autre en vogue. Signifie-lui mes intentions, très-sérieusement; et, en t'en allant, fais donc entrer ce jeune homme, que tu me forces à recevoir.

LA FLEUR.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

SCENE III.

BELVAL, *seul.*

Il est fort médiocre.... Ah, ah, ah! je rirai bien, si cela réussit!... Quand ce ne seroit que pour me venger de cet autre qui prétend voler de ses propres aîles, qui ne s'informe pas même si j'existe, pour se présenter; c'est d'un orgueil!... Vous avez du talent, dit-on! Tant pis pour vous. Mon Protégé n'en a pas: il aura la préférence; il donnera du relief à mon mérite, il

apprendra au Public tout ce que je vaux ... Vraiment, Monsieur le hautain, je vous remercie de votre impertinence !

SCENE IV.

VERVILLE, BELVAL.

BELVAL, *à Verville, qui entr'ouvre la porte, avec crainte.*

ENTREZ, mon cher ami, entrez; rassurez-vous, je vous veux du bien.

VERVILLE.

Pardon, Monsieur, si j'ai osé insister pour avoir l'honneur de vous voir; mais je me trouve forcé de partir dans quinze jours, d'après une lettre que j'ai reçue hier, sans quoi je manque une place très-sûre, pour une autre qui est encore très-incertaine.

BELVAL, *avec hauteur.*

Comment donc! incertaine?

VERVILLE.

Sans doute. Je connois combien votre nom a de poids; cependant, daignez réfléchir au peu de tems qui me reste, sur-tout avec trois Débuts à passer avant moi.

BELVAL.

Qu'est-ce que tout cela fait?... Trois Débuts, dites-vous?

VERVILLE.

Trois; oui, Monsieur.

BELVAL.

Dans douze jours vos trois rivaux seront coulés à fond.

VERVILLE.

Quoi!

BELVAL.

Le premier, dans trois jours; le second, quatre jours après; le troisieme n'en exigera pas davantage. Oui, dans douze jours ce sera une affaire faite.

VERVILLE.

Mais si l'un d'eux alloit plaire?

BELVAL.

Que d'inquiétude!... Mais je veux bien vous mettre hors de peine. Ne conviendrez-vous pas que si je vous recevois avec un air froid, que je vous forçasse, par l'ascendant que nous avons sur vous autres Messieurs, à choisir des Pieces où je suis supérieur, et qui vous soient peu favorables, il me seroit facile de vous écrâser par la force de mon jeu, et de vous exposer dans un jour peu séduisant?

VERVILLE.

J'en conviens.

BELVAL.

Je ne vous parle pas encore de toutes les menées que je pourrois mettre en œuvre; elles demanderoient beaucoup de détails: jugez seulement si de nouveaux venus, rébutés des uns, fatigués des autres, ruinés par leur

séjour, par les frais d'un Début, dédaignés même par nos valets, peuvent échapper au naufrage ?

VERVILLE.

Vous me persuadez plus que jamais.

BELVAL.

Ils arrivent sur la scene, accablés d'inquiétudes, frappés de l'air glacial des coulisses : la mémoire leur manque ; nous avons l'air de les plaindre, le Public murmure, en vain le Souffleur se consume en efforts, la tête n'y est plus. Pendant tout le spectacle ils sont dans le même état : personne qui les rassure ; et vous pouvez croire que le lendemain ils sont peu tentés de reparoître : aussi quand je vous dis douze jours avant vous, c'est beaucoup.

VERVILLE.

Il est vrai que si j'avois à craindre le même sort, je renoncerois bientôt....

BELVAL.

Je conviendrai avec vous, si vous voulez, que tout cela n'est pas trop régulier, que des rigoristes regarderoient cette conduite comme une espece de cabale ; mais c'est pourtant le seul moyen de faire voir la gradation des talens. Et puis, d'ailleurs, pourquoi cette police subsiste-t-elle parmi nous ? En voici la raison ; c'est que ce seroit agir contre soi-même que de souffrir un concurrent en état, par ses talens, d'enlever à un ancien, ou même de balancer la faveur du Public dont il est en possession.

VERVILLE.

Il est vrai que cela est embarassant, et que les

spectateurs sont obligés d'entrer dans ces intérêts particuliers.

BELVAL.

C'est à n'en point douter.

VERVILLE.

Mais oserois-je vous demander pourquoi vous voulez que je ne débute que le dernier ?

BELVAL.

Pour votre avantage.... Ecoutez-moi bien. Nous devons faire croire que nous faisons tous les efforts possibles pour remplacer les sujets qui nous manquent.

VERVILLE.

Cela paroît naturel.

BELVAL.

Voilà trois Débutans, dont vous connoissez le sort futur ; on en sera dégoûté.

VERVILLE.

Cela est probable.

BELVAL.

C'est charmant, comme vous voyez ! Vous succéderez à ces trois victimes ; mais comment ? soutenu, dirigé par moi d'abord, sûr de la bonne volonté de mes camarades, que je vous obtiendrai. Prôné adroitement quelques jours d'avance, tout se réunira pour vous. Un certain nombre de billets, distribués à des gens dont je vous donnerai la liste, assurera votre succès. N'ayant rien à craindre, vous paroîtrez avec confiance : cette assurance préviendra en votre faveur. Votre mémoire ne vous trahissant pas, on jugera que vous avez une

connoissance parfaite de la Scene. C'est alors qu'on vous comparera avec vos prédécesseurs: vous serez applaudi unanimement par le Public, parce qu'il est toujours indulgent; et par là vous remporterez le prix auquel vous aspirez. Voilà, en un mot, Monsieur, pourquoi il est essentiel que vous ne débutiez que le dernier.

VERVILLE.

Et si un jour les spectateurs s'appercevoient de leur méprise!...

BELVAL.

Alors, Monsieur, alors, avec vingt mille livres de rente vous vous consoleriez de leur mauvaise humeur. D'ailleurs, on s'y habitue; et beaucoup de mes camarades m'ont avoué qu'à peine cela faisoit sur eux la moindre impression.

VERVILLE.

Il vous sera toujours facile de trouver des gens qui valent moins que vous; mais moi, comment par la suite pourrois-je....

BELVAL.

J'ai quelquefois réfléchi sur les conséquences de cette habitude; mais, pour votre tranquillité, sachez que quand vous aurez été quelque tems parmi nous, vous ne douterez plus de votre mérite. C'est à la lettre. Tenez, j'ai vu des gens maigres comme des os, grimaciers à l'excès, petits, mal faits, qui avoient à peine le souffle, jouer des Rôles d'Hercule; des gens, sans aucun talent réel, n'ayant tout au plus que deux ou trois grimaces parasites, impertinens au dernier point, dignes

tout au plus des tréteaux : ils étoient applaudis ; des barbouilleurs, déclamer avec emphase ce qu'ils ne sentoient pas : ils étoient supportés ; des gens enfin qui savoient à peine lire, juger des Pieces présentées, donner hardiment, et de bonne-foi même, des leçons à un Auteur qui avoit travaillé trente ans ; voilà, je crois pour vous des motifs de consolation et de courage ?

VERVILLE.

Tout ce que vous me dites me rassure extrêmement; cependant il me reste des remords, à cause de ces pauvres diables qui me seront sacrifiés....

BELVAL.

Des remords ? C'est fort plaisant !... Adieu.... Je voudrois vous retenir plus longtems ; mais persuadez-vous que vous faites corps avec nous. Ces jours-ci nous ferons les visites nécessaires. Adieu.

VERVILLE, *le saluant très-profondément.*

Comment vous exprimer tout ce que je vous dois !

(*Il sort.*)

SCENE V.

BELVAL, *seul.*

ME voilà engagé.... Allons, il n'y a pas à reculer; arrive ce qui voudra, je ne peux plus m'en dédire.... Au reste, il est très-docile, et c'est ce qu'il me faut à moi; je le ferai jouer les petits jours, quand j'irai à ma campagne.

SCENE VI.

LA FLEUR, *apportant la robe-de-chambre*, BELVAL.

BELVAL.

AH! te voilà avec ce que j'attendois; allons vîte, essayons-la.

LA FLEUR.

Elle est superbe, magnifique; la couleur est charmante. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que des coupons, Fraquet a fait à son petit bonhomme un habit de Matelot, très-joli et sans couture!

BELVAL.

Sans couture? Plaisans coupons!... Ecoute, n'oublie pas de me faire déduire cet habit de Matelot sur le mémoire.... Ce frippon!... Nous verrons cela dans un autre moment. Laisse-moi, j'ai besoin d'être seul;

et tiens-toi dans l'anti-chambre pour recevoir une personne qui doit arriver dans peu.

LA FLEUR.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

SCENE VII.

BELVAL, *seul, en robe-de-chambre superbe, se regardant dans sa glace.*

MA foi ! de quelque maniere que je me mette, je suis toujours bien.... C'est une folie pourtant que cette robe-de-chambre ; mais il seroit si ridicule d'être surpris sans une certaine élégance.... Elle me va très-bien.... Sophie vient déjeûner avec moi ; je veux qu'elle s'en aille subjuguée. C'est une petite écervelée qui ne croit pas à ces goûts subits et charmans, qui ont fait les délices de nos femmes aimables Nous verrons.... Ah çà ! récapitulons ma journée. Premiérement, Sophie, tout-à-l'heure, dans l'instant ; à midi, rendez-vous chez Monsieur le Duc de Volnay ; ensuite dîner chez ce Prince étranger ; à quatre heures et demie, je m'évade et cours à ma loge m'écrâser la tête de mon rôle dans cette Piece nouvelle ... C'est-là le déplaisant.... Pourquoi ne s'en pas tenir à ce que nous avons ? Ce n'est pas ma faute ; je fais tout ce que je puis pour faire renoncer aux Nouveautés ; mais mes camarades se laissent entraîner, et moi je suis la victime de ces complai-

sances mal entendues ... Ce qu'il y a de cruel, c'est que, ne pouvant mal jouer, je soutiens seul l'ouvrage, auquel je donne un mérite dont le pauvre Auteur ne s'étoit pas douté.... J'entends du bruit... C'est ma belle et mutine Sophie: ne songeons qu'au plaisir de la voir.

SCENE VIII.

SOPHIE, BELVAL.

SOPHIE.

En vérité, Belval, il faut que je sois la complaisance même pour venir chez vous par la pluie, le tonnerre, & les éclairs, enfin par le tems le plus affreux.

BELVAL.

A voir vos célestes appas, on a dû vous prendre pour une Immortelle, qui marche suivie du brillant cortège de la Divinité.

SOPHIE.

Oh! trêve de galanterie!

BELVAL.

Non. Regardez-vous; et ne me croyez pas assez simple pour louer une femme, quand elle ne le mérite pas.

SOPHIE.

Ah!... savez-vous que vous me ferez tourner la tête, si vous continuez?

BELVAL.

J'aimerois bien autant vous la voir perdre.

SOPHIE.

Vous êtes logé avec une magnificence ! ....

BELVAL.

Assez bien ; mais il faut que je quitte, malgré moi, cet appartement.

SOPHIE.

Pourquoi donc .... Il est peut-être trop cher?

BELVAL.

Non, je n'en ai que pour cent louis; mais je n'aî pas de sallon d'été, de cabinet de bains, ni de boudoir.

SOPHIE.

Ni de boudoir ? Oh ! il faut avoir un boudoir.

BRLVAL.

Vous m'excuserez donc de ne pouvoir vous en présenter un,

SOPHIE.

Pour moi, il n'en faut pas, Belval. Ah ! nous n'en sommes pas encore là. Je vois bien que vous voulez me mettre dans la longue liste de vos conquêtes; mais, mon cher ami, je ne succomberai pas. Elégance, propos aimables, figure intéressante....

BELVAL, *s'inclinant.*

Ah ! laissez donc ....

SOPHIE.

Vous avez tout, j'en conviens ; et moi, je suis insensible. Voilà bien des choses perdues, n'est-ce pas ?

BELVAL.

Comment ! vous me supposez des apprêts? Non,

je vous jure, mon cœur n'a pas de détours. Jugez par d'autres. Est-il un seul homme, qui, vous possédant comme moi en tête à tête, ne soit tombé à vos pieds.

SOPHIE, *avec fierté.*

Je ne l'ai jamais souffert.... Et où prenez-vous, Monsieur, que ce soit un tête à tête que je vous accorde ?...

BELVAL.

Ah ! Sophie, ne m'accablez pas de votre disgrace !

SOPHIE.

Eh ! bien, quittez donc ce ton déjà conquérant que vous prenez avec moi.

BELVAL.

Quel petit démon de vertu !.... En vérité, Sophie, je vous croyois plus de conduite !.... Une femme charmante, belle comme vous l'êtes.... Ah ! profitez de vos beaux jours !

SOPHIE.

Encore !.... Ah vous m'impatientez ! Brisons-là dessus, ou je pars.

BELVAL.

Heureuse tranquillité ! vous faites de l'amour un joujou. (*Voyant que Sophie paroît vouloir se lever.*) Parlons donc de choses sérieuses.... avec vous, Sophie !

SOPHIE.

Vous partez dans quinze jours pour Bordeaux ?

BELVAL.

Oui ; j'ai obtenu trois mois de vacances.

SOPHIE.

Eh ! bien, j'ai la même permission.

BELVAL.

O Ciel ! est-il possible ? Ma belle amie, nous ferons route ensemble. Que de triomphes nous allons avoir ! que de joie nous allons répandre ! que d'argent nous gagnerons, réunis ! Vous ne pouvez douter avec combien de plaisir je me prêterai à tous vos desirs. Quand je suis avec vous, je suis toujours sûr de plaire.... O Sophie ! que mon sort est heureux !

SOPHIE.

Par exemple, ce que vous me dites-là, n'est pas une fadeur : c'est senti, et je vous en tiendrai bon compte.

BELVAL.

Si j'étois assez fortuné pour parvenir. . . . Mais comment, mon bel ange, avez-vous pu obtenir ? ...

SOPHIE.

Prétexte de santé. Vous savez qu'il y a trois jours, nous nous quittâmes à sept heures du matin, après avoir passé la nuit à faire mille folies ?

BELVAL.

Je me rappelle fort bien.

SOPHIE.

Le soir, je ne pus jouer ; ce qui hâta par hasard le début de cette nouvelle Actrice qui, je vous réponds, n'eut point paru sans cela avant six semaines ; vous me trouvâtes la physionomie d'une langueur assez intéressante : ma glace me dit que vous aviez raison. Je fis mettre sur le champ mes chevaux à ma voiture ; la crainte de ne pas réussir ajouta à ma pâleur. On me

plaignit ; mais je revins vive, animée, car j'obtins ce que je demandai.

BELVAL.

Que peut-on vous refuser ? Vous conviendrez que le Spectacle sera fort ennuyeux pendant votre absence.

SOPHIE.

Ah ! dites pendant la nôtre. Monsieur Belval, je suis juste.

BELVAL.

Émilie doit être au désespoir ?

SOPHIE.

Elle ne le sait pas encore ; j'aurai le plaisir de le lui dire ce soir.

BELVAL.

Vous jouez, sans doute ?

SOPHIE.

Non, sûrement. On ne me verra qu'après mon retour. C'est le seul moyen de se faire desirer.

BELVAL.

C'est une assez bonne méthode : il y a déjà quelque tems que vous vous en servez ; car cette année-ci....

SOPHIE.

Cette année.... Mais j'ai joué dix à douze fois, au moins.

BELVAL.

Je ne le savois pas. D'ailleurs, il faut se ménager pour la Province.

SOPHIE.

A la bonne heure ; et j'y jouerai quinze, vingt représentations de suite, sans me fatiguer.

BELVAL.

Aujourd'hui, cependant, je comptois bien sur vous. Je vous avertis que je serai d'un maussade!... Prenez garde avec qui vous me laissez. ... Il me vient une idée.

SOPHIE.

Quoi ?

BELVAL.

Vous ne connoissez pas ma petite campagne.

SOPHIE.

Qui vous coûte tant d'argent ?

BELVAL.

Précisément.

SOPHIE.

Non, je ne la connois pas.

BELVAL.

Eh! bien, allons-y ce soir. C'est un bijou dont vous serez enchantée.

SOPHIE.

Avec vous seul ?

BELVAL.

Oui; vous me craignez si peu !

SOPHIE.

Soit; à condition que vous ne vous en vanterez pas ?

BELVAL, *hésitant.*

J'y.... consens.

SOPHIE.

Allons-donc !

BELVAL.

Que de graces !

SOPHIE.

Ainsi, vous ne jouerez pas non plus? Fierville sera détestable dans votre rôle.

BELVAL.

Je l'imagine bien. Mais vous ne sauriez croire comme le pauvre garçon aime à se faire siffler. Il n'en est que plus ferme : il semble que cela le réjouisse; il sera pour moi d'une reconnoissance....

SOPHIE.

Vous avez vos fantaisies, j'ai les miennes aussi. J'ai celle d'aller voir comment nos doubles seront reçus, de voir la grosse humeur du Public; cela sera très-plaisant!

BELVAL.

Mais notre partie!

SOPHIE.

Bon! ne croyez-vous pas que je me donne la douleur de voir toute la Piece? les trois premieres Scenes, à la bonne heure; dans le moment de la grosse crise, voilà tout.

BELVAL.

Mais si on nous voyoit?

SOPHIE.

Eh! n'ai-je pas cette loge grillée, qu'on me prête quand je veux. J'irai, bien empaquetée; vous, le mouchoir sur les dents, chapeau détroussé, costume étranger.

BELVAL.

Vous êtes miraculeuse!

SOPHIE, *appercevant les apprets d'un déjeûner.*

Pour qui donc ces préparatifs ?

BELVAL.

Pour vous, pour votre déjeûner.

SOPHIE.

Tant pis, car je ne déjeûnerai pas.

BELVAL.

Pourquoi donc ?

SOPHIE.

Je prends les eaux de Vichi.

BELVAL, *étonné.*

Je ne vous savois pas malade ! . . . Depuis quand ?

SOPHIE.

Depuis quinze jours. Je retournois chez moi, avec assez de rapidité : ma voiture écrâsa le plus joli petit épagneul possible, tout pareil à mon bibi. Cette ressemblance, les cris de douleur de ce charmant animal....

BELVAL.

Vous ont causé une révolution ?

SOPHIE.

Oui, très violente !

BELVAL.

Le pauvre petit !

SCENE IX.

LA FLEUR, BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

Qu'est-ce?

LA FLEUR.

C'est un Monsieur qui revient, au moins, pour la sixieme fois.

BELVAL, *à Sophie.*

Le pauvre animal!... (*A La Fleur.*) Un Monsieur! Le connois-tu?

LA FLEUR.

Non, point du tout.

BELVAL.

Eh! bien, dis-lui que j'y suis.... Non, non, que je n'y suis pas.

SOPHIE.

Il faut croire qu'il ne vient pas inutilement.

BELVAL.

Ah! si vous plaidez pour lui, vous obtiendrez tout... (*A La Fleur.*) A-t-il paru s'impatienter dans les différentes fois qu'il est venu?

LA FLEUR.

Il a toujours été d'une patience comme Monsieur l'exige; et il s'en est allé bien souvent, sachant que vous y étiez, sans marquer la moindre humeur.

BELVAL.

C'est très-honnête.... Eh ! bien, il me verra, il me verra.... Fais-le entrer.

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

BELVAL.

A propos, écoute : quelle tournure a-t-il?

LA FLEUR.

Il n'en a pas.

BELVAL.

Il ne t'a pas dit son nom ?

LA FLEUR.

Non, Monsieur.

SOPHIE.

Il faut croire qu'il en a un.

LA FLEUR.

Mais, Monsieur, oserois-je vous prier de le recevoir dans votre anti-chambre ?

BELVAL.

Pourquoi ?

LA FLEUR.

Ah ! c'est qu'il est si crotté !...

BELVAL, *riant.*

Là, bien crotté ?

LA FLEUR, *riant aussi.*

Il est venu à pied, par la pluie; jugez !

BELVAL, *bas a Sophie.*

Ah ! c'est un Auteur ! (*Haut a la Fleur.*) Qu'importe ! fais ce que je te dis. (*Bas à Sophie.*) C'est à cause de cela qu'il faut le recevoir.

(*La Fleur sort.*)

SCENE X.

BELVAL, SOPHIE.

SOPHIE.

VOUS êtes un peu méchant ! Voyez quelle comparaison ce pauvre malheureux sera obligé de faire !

BELVAL.

Bon ! il fera une Satyre ; c'est dans l'ordre : chacun son rôle.... Mais le voici ; taisons-nous.

SCENE XI.

LE COMTE DE MŒURSEVILLE, BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

VOILA plusieurs fois, Monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de venir chez moi. Je suis désespéré de ne m'y être pas trouvé. Pourrois-je savoir à quoi je puis vous être utile ?

LE COMTE.

Différents billets que je vous ai laissés ont pu vous rappeller que vous avez daigné me promettre vos soins, pour une Piece que je vous ai remise, il y a à peu près trois mois.

BELVAL.

BELVAL.

Une Piece?... Ah ! pardonnez-moi.... Vous l'appellez ?

LE COMTE.

L'oubli de soi-même.

BELVAL.

Daignez donc vous asseoir.... je ne faisois pas attention....

SOPHIE, *au Comte.*

C'est un caractere qui promet.

LE COMTE.

Oui Madame ; on ne manque pas d'Originaux.

BELVAL.

Oui, je crois que je l'ai lue.... Je m'en souviens tres-bien. Mais, je vous l'avoûrai franchement, elle ne nous convient pas. Ce n'est pas qu'elle ne soit bien écrite, au contraire : elle montre aussi que vous avez infiniment d'esprit; mais le sujet de Morale....

LE COMTE.

Déplaît ?

BELVAL.

Eh ! bien, je ne vous le cache pas.

LE COMTE.

Je l'avois craint.

BELVAL.

Ne m'en voulez pas de ma franchise.

LE COMTE.

Je l'ai toujours trop estimée, pour qu'elle me fît quelque peine.

BELVAL.

Cette résignation annonce des talens peu communs : exercez-les, Monsieur, sur un autre sujet, et vous verrez avec combien de zele je m'emploîrai...

LE COMTE.

Ah ! quelle reconnoissance !... Je vous quitte, Monsieur, et ne veux point abuser de vos momens.

BELVAL.

Quoi ! par un tems aussi mauvais ?

LE COMTE.

Je le prends comme il vient, et sais me faire à tout.

BELVAL, *sonnant.*

Ah ! je ne souffrirai pas que vous vous en retourniez à pied : mes chevaux sont à ma voiture ; daignez vous en servir.

LE COMTE.

Mille obligations, Monsieur ; je ne puis, ni ne dois accepter ces offres obligeantes.

SCENE XII.

LA FLEUR, LE COMTE DE MŒURSEVILLE, BELVAL, SOPHIE.

LA FLEUR.

MONSIEUR a sonné ?

BELVAL.

Monsieur veut bien prendre ma voiture ; suivez-le.

LA FLEUR, *à part.*

De quoi s'avise-t-il !... suivre un poëte !...

LE COMTE.

En vérité, Monsieur....

BELVAL.

Daignez ne pas me refuser !

LE COMTE.

J'accepte donc, puisque vous le voulez, et sors pénétré de tout ce que vous faites pour moi !... Adieu, Monsieur.... (*A Sophie.*) Madame, je vous présente mon respect.

(*Ils sort avec la Fleur.*)

SCENE XIII.

BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

Est-il sorti donc ?... Oui.... Il doit être furieux ; il va sécher de jalousie.

SOPHIE.

Ah ! je serois curieuse de voir la mine qu'il fait maintenant dans votre équipage.

BELVAL.

La mine qu'il fait dans mon équipage ! Ah ! La Fleur m'en rendra compte. Fiez-vous à lui, il est bon Peintre ; il a le mérite de la description.

SOPHIE.

A propos, avez-vous remarqué qu'à travers la sim-

plicité de sa mise, il a un certain air d'assurance, et qu'il est d'une figure assez distinguée.

BELVAL, *malignement.*

Comment! vous avez fait cette remarque? (*D'un air de dédain.*) Oui, oui, il est assez bien! pas mal.

SOPHIE.

Mais, le connoissez-vous un peu, ce Monsieur l'Auteur?

BELVAL.

Ma foi! non; pas plus que son Ouvrage.

SOPHIE.

Comment! vous ne l'auriez pas lu?

BELVAL.

Ah! je vous le proteste! Je l'ai jetté avec une vingtaine d'autres qui ont eu le même sort.

SOPHIE, *riant.*

Ah! ah! ah! rien n'est plus plaisant, en vérité! Comment! ces conseils, cet air de persuasion avec lequel vous l'engagiez?....

BELVAL.

Il falloit bien dire quelque chose. Je me rappelle qu'il y a trois mois, le jour de cette pièce où nous fûmes l'un et l'autre tant applaudis, je fus entouré après le Spectacle d'une trentaine de personnes qui venoient me réitérer les remercîmens du plaisir que je leur avois fait éprouver. Dans le nombre étoit ce Monsieur qui me suivit jusqu'à ma loge. Il m'accabla de nouveaux complimens, que je fis semblant de ne pas entendre, parce que je voulois être tranquille, moi: enfin il me remit cette Piece en question, que je fus

obligé de prendre. Je lui promis tout ce qu'il voulut; mais, d'honneur ! je n'y ai plus pensé. La Fleur m'a dit qu'il étoit déja venu plusieurs fois, et ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai consenti à le recevoir, encore en connoissez-vous le motif ?

SOPHIE, *d'un ton sérieux.*

Oui ; j'en suis édifiée !

BELVAL.

Mais vos beaux yeux se rembrunissent. Quoi! une plaisanterie qui, dans le fait, nous délivre d'un mauvais Ouvrage ?

SOPHIE.

Mauvais ! il falloit le lire, au moins.

BELVAL.

Je vois ce que c'est : vous lui trouvez des qualités que je n'ai pas apperçues ; d'ailleurs, il est assez bien fait.... Ah ! Sophie, sous mes yeux, un nouveau penchant ! convenez donc que cela est humiliant pour moi.

SOPHIE.

Ne vous guérirez-vous pas de ce persifflage ridicule ? .... Je vous répéte que votre conduite envers ce Monsieur, est très-leste, l'est beaucoup trop.

BELVAL.

Mais réfléchissez donc, ma belle amie, que s'il falloit lire tout ce qu'on nous présente, nous n'aurions pas le tems d'exister.

SOPHIE.

Quand on connoît l'homme pour un méchant Auteur, c'est fort bien ; mais quand vous ne pouvez

savoir quel est son mérite, pourquoi donc le rebuter si durement ?.... Je parirois qu'il se doute que vous vous n'avez pas lu sa Piece.

BELVAL.

Oh! vous le faites bien pénétrant ! .... Allons, faisons la paix : je vous promets de me faire rendre compte de cette production ; j'entre dans vos raisons.... Oui, je conçois ce que vous me dites.

SOPHIE.

Ah ! Belval, Belval, votre conduite est bien légére ! si elle n'est pas....

BELVAL.

En vérité, ce sont des vapeurs, au moins, que vous avez.... Ne parlons plus de cela, Sophie, et pensons à notre voyage, où nous devons moissonner de l'or et des lauriers. Que cette idée-là vous réjouisse ; car je vous l'avoûrai, vingt mille francs ne me suffisent pas : j'avois réellement besoin de ce congé pour arranger mes affaires ; cette campagne, ces meubles, ma voiture et mille autres folies...

SOPHIE.

Il est vrai que l'argent me fond aussi dans les mains, à moi, je ne sais comment.... Une femme est pillée par tout le monde. Eh ! puis, n'ai-je pas ma famille entiére à nourrir ? Je suis bien loin de regretter cette dépense ; mais elle abuse un peu de ma complaisance. Que faire à cela ?

BELVAL.

Renvoyez-moi-la dans la province, avec une petite

pension.... Où en leur faisant obtenir quelque place... Rien ne vous sera plus facile : vous avez tant d'amis !

SOPHIE.

Vous avez raison. Je garderai seulement ma pauvre mere, car je mourrois, je crois, de douleur d'en agir avec elle comme tant d'autres femmes. Cette ingratitude, cet orgueil m'inspirent pour elles du mépris, et la haine la plus violente !

BELVAL.

Cœur excellent ! Comme vous vous attachez ceux qui vous connoissent à fond !.... Mais voici déjà la Fleur de retour.

SCENE XIV et derniere.

LA FLEUR, BELVAL, SOPHIE.

BELVAL.

EH ! bien, La Fleur, ce Monsieur l'as-tu conduit à son cinquieme ?

LA FLEUR.

A son cinquieme, Monsieur ? C'est, je vous assure, quelqu'un de grande importance.

BELVAL.

Bon !

SOPHIE, *à Belval.*

Eh ! bien, ne m'en n'étois-je pas doutée ?

LA FLEUR.

D'ici à votre voiture il m'a suivi en ricanant....

BELVAL, *avec hauteur.*

Comment, faquin ! en ricanant ?

LA FLEUR.

Eh ! oui, ma foi !.... je vous dis la vérité.

BELVAL, *du même ton.*

Ensuite ?

LA FLEUR.

Arrivé à votre voiture, je lui en ai ouvert la portiere; il l'a regardée avec admiration.

BELVAL.

Ah !

LA FLEUR, *à part.*

C'est-à-dire, en haussant les épaules.

BELVAL.

Que dis-tu ?

LA FLEUR.

Ah ! rien, Monsieur....

BELVAL.

Oui ?...

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

BELVAL.

Acheve.

LA FLEUR.

Enfin, il est monté, et s'est fait conduire à deux pas d'ici, dans un hôtel superbe; et la preuve qu'il en est le maître, c'est que le Suisse est venu, avec son baudrier,

lui remettre des lettres. Comme il m'avoit dit d'attendre, j'ai vu tout cela: ensuite il en a tiré une de sa poche, et il l'a ouverte. Il y a ajouté quelque chose, et m'a recommandé de vous la donner, en me laissant deux louis.... Vous sentez, Monsieur, avec quel plaisir je m'acquitte de cette commission ?

BELVAL.

Allons, allons, donnez... Que peut-il me dire ? Voyons. (*Ouvrant la Lettre.*) Elle étoit écrite avant de se rendre chez moi....

SOPHIE.

Oui, c'est à quoi je réfléchis... Je suis bien curieuse !...

BELVAL.

Vous allez le savoir, (*Il lit.*) « Il semble, Monsieur, » que vous devriez vous défaire de l'habitude d'offrir des » services que secrettement vous vous promettez bien » de ne pas rendre.... » Tout cela n'est que du verbiage : je l'acheverai dans un autre moment.

SOPHIE.

Non pas, s'il vous plaît, je veux l'entendre entièrement.

BELVAL.

Mais....

SOPHIE.

Je le veux absolument.

BELVAL.

Vous le voulez.... à la bonne heure. (*Il continue de*

lire.) « Ne me croyez pas votre dupe ; vous n'avez pas
» lu ma Piece.... » Ah ! j'aime bien qu'il en doute !

SOPHIE.

Mais, achevez.

BELVAL, *lisant.*

« Car je ne vous en ai point remis. C'est un cahier » blanc sous enveloppe que vous avez reçu de moi.... »

SOPHIE.

Voyons, voyons la fin.

BELVAL.

Quoi ! je serois.... (*Sophie le presse par signe d'achever.*) Je continue. « J'ai voulu vérifier si les plaintes que j'ai » entendues faire à un jeune homme de ma connois- » sance avoient quelque fondement. Vous devez croire » que je n'ai pas besoin d'autres preuves que les con- » seils que vous avez bien voulu me donner ce matin, » sur ce qui n'existe pas, pour être convaincu qu'il a » raison.

» *P. S* Comme ma Lettre étoit écrite avant de me » rendre chez vous, sachant à point nommé votre ré- » ception, et mon dessein étant de la laisser en sortant, » je n'ajouterai que deux mots.

» Je vous remercie de votre voiture, qui est fort douce » et plus élégante qu'aucune des miennes : je vous dois » cet aveu pour vous prouver ma reconnoissance. »

Le Comte DE MŒURSEVILLE.

O Dieu ! c'est moi qui suis complettement sa dupe !... Ah ! Sophie, combien je suis piqué ! Je me sens accablé par son persiflage !

SOPHIE.

En vérité, Belval, on le seroit à moins: vous avez cru le jouer, et c'est lui qui s'est donné ce plaisir.

BELVAL.

S'il alloit répandre cette aventure, que je serois humilié! Un homme de son rang sera cru.... Oui, je ne sens que trop que ce caractere léger, auquel je me suis abandonné, conduit insensiblement à la fatuité et à l'oubli de soi-même. Et, je me le rappelle, c'est le reproche qu'il m'a fait. Je veux désormais qu'on n'ait plus à se plaindre de moi. Je profiterai de mon congé, parce que je ne veux pas passer pour inconséquent; mais une fois de retour, cabales, intrigues, jalousies, j'oublie tout pour me livrer à mon état. Je n'abuserai pas de mes talens pour accabler mes camarades, étant bien convaincu que la modestie et la franchise me procureront plus de satisfaction que les défauts que je me reconnois ne m'ont donné de plaisirs.

SOPHIE.

Votre exemple m'entraîne.... Ce retour sur vous-même acheve ma conquête; et réellement ne sentez-vous pas, Belval, qu'il vaut mieux la devoir au sentiment, qu'à ce luxe et à cette coquetterie ridicules qui n'auroient pu me seduire longtems?

BELVAL.

Oui, Sophie, oui, vous avez raison.

LA FLEUR, *à part.*

Le voilà corrigé. Cela paroissoit assez difficile....

On voit pourtant qu'il ne faut jurer de rien. Les Auteurs ont eu bien souvent la bonhommie de se faire jouer par les Comédiens, quand ceux-ci se joueroient eux-mêmes, à leur tour, quel mal y auroit-il? »

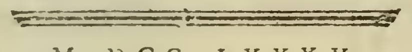
FIN.

LES
DEUX SŒURS,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR Mlle DE SAINT-LÉGER.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.



M. DCC. LXXXV.

